

## Au temps des guerres religieuses les poètes reflets de l'esprit public

Ce n'est pas uniquement en souvenir d'une très ancienne amitié, c'est aussi par une pensée de gratitude que je dédie ces pages à Raoul Busquet. Il avait publié plusieurs études sur cette période des troubles religieux, et l'exposé aussi précis que minutieux qu'il en a donné dans son *Histoire de la Provence*, m'a aidé à tout moment quand j'ai eu à m'occuper des poètes contemporains de ces événements, de sorte que je lui rends un peu de ce qu'il m'a prêté.

Sans doute, en stricte méthode historique, il n'est pas recommandé de recourir au témoignage des poètes. La plupart de ceux que je vais citer, (1) ne seraient-ils pas à récuser ? Ils ont été les protégés des hauts dignitaires qui ont administré la Provence, du Grand Prieur au Président du Vair : ils sont trop souvent flatteurs, obséquieux, parfois quémandeurs. S'ils se montrent, comme on va le voir, *loyalistes*, que vaut une attitude présumée dictée par l'intérêt ou la reconnaissance ? L'objection est dirimante. Pourtant, à les examiner de près, chacun à part, puis à les envisager globalement, on ne décele ni réticences, réserves, ni contradictions. Des chants laudatifs, même outrés, n'excluent pas forcément la sincérité. En rassemblant tous ces textes, il est possible, non seulement de définir leur *position*, mais d'y percevoir l'écho du sentiment public en pays provençal.

Tous ces poètes sont catholiques, sans fanatisme, et aussi sans fissure. Or, dans la récente *Histoire de la Littérature occitane*, de

(1) Bellaud de la Bellaudière, mort en 1588, *Obros et Rimos*, 1595 ; — Pierre Paul, mort après 1615, *Barbouillado*, 1595, *Autounado*, inédite, à Carpentras ; — Michel Tronc, de Salon, *Las Humours*, aussi manuscrit inédit ; — Robert Ruffi, 1542-1636 (?), *Poésies* éditées partiellement par Oct. Teissier, 1894 ; H. Meynier, de Pertuis, 1570-1638, *Le Bouquet bigarré*, 1608 ; — Claude Brucys, d'Aix, 1570 — (?) *Jardin des Musos provençales* 1628, réédité par Mor-treuil 2 vol., 1843. — Voir A. Brun, Bel. de la Bellaudière poète provençal 1952 ; Pierre Paul, notice (*Annales de la Faculté des Lettres d'Aix*, T. 28, 1954 ; notice sur Michel Tronc, avec choix de textes, sous presse.

Charles Camproux, on lit (p. 101) que Pierre Paul céda à l'inspiration biblique (ce qui est à prouver), « ce qui laisserait supposer que les Arquins, au fond de leurs cœurs tenaient pour les Réformés, non tant par simple amour de la Religion sans doute, que par esprit d'indépendance et de révolte contre toutes les contraintes... » On chercherait vainement dans leurs écrits de quoi justifier cette vue. Aucune trace d'arrière-pensée ou de double jeu en matière de religion. Le chef des Arquins, Bellaud de la Bellaudière, suffit à démontrer le contraire. Rappelons d'abord qu'en 1572 il s'est engagé dans les armées royales contre les Réformés. Et voici comment il les traite : *Leirons, luthériens, trahitours (Passa-tens, sonnet 88)*, ailleurs *paillardés, hérétiques, sacrilèges, ennemis du purgatoire*. Dans une lettre à Pierre Paul (*ibid.* p. 56) : « Vertubieu, nos Huguenots de ceste ville fiantent dans leurs chausses et si d'aventure on s'a-cooste d'un paillard Huguenot, par bieu ! vous diriez qu'on tient le nez dans un retraict ». Et il voue au diable *Huguenotistes, Luthéristes, Calvinistes Debezistes, Viretistes, Anabaptistes...* Et il termine : Prions que l'Eglise vive !... Certes dans ce morceau, il faut faire la part de la bouffonnerie rabelaisienne, mais pensera-t-on que l'auteur ait tendresse d'âme pour l'hérésie ? Dans les *Obros*, il y a quelques sonnets pieux, la piété s'exprime en catholique (sonnet 113, 144, 158). Il y nomme l'ange Gabriel. Dans les *Stances des Passatens* p. 124, il déclare qu'il a, gravés dans son cœur, *Jésus, Maria*. Et chez ses compagnons ou émules, si l'on ne trouve aucune profession de foi déclarée, rien ne permet de suspecter leur catholicisme. Il est peut-être oiseux d'insister sur ce point, mais il est bon de mettre en garde contre cette image qu'on tend à nous suggérer d'une Provence tentée par la Réforme, une Réforme sentie comme le réveil d'un catharisme atavique. Il est plus pertinent de marquer qu'aucun de nos poètes n'a été, à la manière d'un Ronsard, entraîné vers la polémique religieuse, parce que si leur foi est sûre et solide, elle n'a rien de sectaire ou d'agressif.

Sur le plan politique, attitude analogue. Au milieu des factions qui s'affrontent en se succédant, ils ne sont pas neutres, mais pas davantage partisans. A lire le jovial Bellaud on oublierait que son maître, le Grand Prieur, gouverne en période de belligérance. Tout de même quand arrive son successeur, d'Epéron, en 1586, il se félicite de sa venue dans un pays, *plen de fuoc, de sang, de plours et de pillagy*, puisqu'il a pour mission de restaurer la paix et la tranquillité. Les autres sont visiblement hostiles aux tendances extrêmes,

c'est-à-dire aux Ligueurs intransigeants, et seraient à ranger parmi les *Bigarrats*, les modérés qui aspirent aux accommodements. Ainsi Michel Tronc, dans *Las Humours*, décrit, en deux sonnets, le combat de deux chiens, l'un s'appelle *La Ligue*, l'autre *Bigarrat*, et c'est Bigarrat qui l'emporte à la joie de tous. Claude Brueys (*Jardin deys Musos*, II, 151) écrit : *Uno Ligo pestiferado, La Franco a tallament troublado, n'y a pas long tens, cadum va scau, Que res non fon exempt dou mau*. Et voici un texte plein de sens. Michel Tronc, dans une composition scénique, introduit deux soldats qui doivent loger chez l'habitant. Celui-ci, un paysan, demande : « *May de quin party sias vous autres ?... De quel parti êtes-vous ? êtes-vous pour Epernon, pour Carcès, pour Suze ? êtes-vous du parti romain ? ligueur, ou carcésiste, huguenot ou papiste, ou français espagnolisé, ou huguenot catholisé ?* Enumération qui a sa dose d'ironie. Et il achève : *D'aquo you non ai pas affaire ?* Nous dirions : après tout, ça m'est égal, tout cela, je le mets dans le même sac. Ce mépris sceptique des étiquettes et des divergences politiques, voilà, me semble-t-il, le sentiment véritable du populaire. Michel Tronc, dans les sonnets plus haut cités, se prononce nettement : « Je ne dirai rien de Ligue et de Ligueurs. Moi, je suis provençal, *car vous devez saber que you syou provenssau*. Comme son paysan, il refuse de s'engager dans ces querelles, qui, au fond, ne le concernent pas.

Il est un cas à part, celui de Pierre Paul. Rappelons que dans l'édition qu'il procura des *Obros* de son ami Bellaud en 1595, accompagnée de sa propre *Barbouillado*, il a flagorné le fameux dictateur Charles Cazaulx ; il a pu se trouver compromis par ses accointances quand Libertat eut libéré Marseille du tyran (février 1596). Il s'en explique dans son *Autounado* inédite : le tyran faisait régner la terreur, lui, craignait pour sa peau, et ne tenait pas à s'exposer au *dail dau sementery*. Et on le voit aussitôt en relations amicales avec le libérateur, et après, avec le Président du Vair, et le gouverneur de Guise. Volte face ignominieuse à nos yeux ! Mais il semble bien que s'il fut un des familiers de Cazaulx, il n'adhérait pas à son programme que nous dirions séparatiste, que ses éloges réitérés d'Henri IV *lou grand Anrric*, sont sincères, et qu'au fond de son cœur, lui aussi était *bigarrat* : il est de ceux qui voudraient, comme il dit, vivre à leur gré, en liberté de conscience, *viure à son pleser, En libertat de consiensso*. Cette dictature de Cazaulx, les écrivains provençaux seront unanimes à la réprouver : Robert Ruffi, Claude Brueys, Louis de Chasteuil-Galaup. Ce dernier (*Poème sur la réduction de Marseille*,

1597) nous laisse entendre que la politique du dictateur était contraire aux sentiments de ses concitoyens, mais que ceux-ci, brimés, étaient réduits au silence :

Marseille pour Casaux ne veut ce qu'elle peut,  
 Et seule, pour son Roy ne peut ce qu'elle veut.  
 Marseille sous Casaux ne veut être rebelle  
 Et ne peut à son Roy se témoigner fidèle.

Voilà ce qu'on devine aux recoins de ces textes : le Provençal moyen, dans son for intérieur, ne suit pas les protagonistes. Dans ces conflits renaissants, il voit des compétitions de chefs qui combattent non pour une *cause* (le mot est dans Pierre Paul), mais par ambition ou intérêt personnel, pensant, dit encore Pierre Paul, *de baron venir comte*. Bernard de la Burle dans un sonnet (*Rev. Lang. Romanes*, T. 28, p. 66,) à la mort de La Valette (1592), fera la leçon à la noblesse de Provence. Honorat Meynier félicitera le marquis d'Oraison, d'avoir gardé, sans varier, fidélité au roi, de n'avoir pas invoqué des *pretextes controuvés*. Michel Tronc annonce allègrement le départ du duc D'Épernon dont la présence prolonge la lutte : quand, au réveil, les gens apprendront que le *gros bonnet* a passé la Durance, ils prieront Dieu de ne plus le revoir. Loué soit Dieu, s'écrie Sobolis, dans son *Journal*, 27 Mai 1596. A aucun moment ils ne sont dupes de ces boute-feux, responsables des désordres et des souffrances qui accablent le pauvre peuple. Guerre religieuse, disent les Manuels d'histoire. Guerre-fléau corrigeraient ceux qui la subissent.

Il y a plus grave. La rébellion a fait appel à l'étranger. Nulle part, dans nos écrits, le moindre acquiescement. Bien au contraire. Le duc de Savoie, le roi d'Espagne ont espéré à la faveur des guerres et des complicités, détacher à leur profit la Provence du royaume. Ils n'ont pas réussi. Tant mieux. Dans un sonnet de la *Barbouillado* contre le Duc de Savoie dont les hommes avaient tenté un coup de main sur Saint Victor de Marseille (nov. 1591), Pierre Paul dit aux Marseillais :

Monstras à l'estrangier que sias tous ben amys  
 Et que fins à la mouort voulez la flour de lys  
 Engravar dins lou couos et puis : fouoro Savoyo,

Que souto la coulour de cassar l'Uganau  
 Avié deliberat vous marquar de sa croyo  
 Per sy rendre, ourgueillous, mestre de vouostro houstau.

Mêmes accents, 5 août 1592, lorsque Carcès a voulu surprendre la ville pour le compte de Savoie et des Espagnols. Libertat sera félicité d'avoir expulsé ceux-ci : *car courajousament contro de l'Espagnou, Embe son Durandail, ly a sach quittar la plasso*. Et dans une pièce ultérieure dirigée contre un Flamand, on rappellera qu'il avait été *collaborateur*, c'est-à-dire favorable à Savoie. Le cri *fouoro Savoyo* est souvent lancé dans *L'Autounado* et survit à l'évènement. H. Meynier aussi (*Bouquet bigarré*, p. 3, p. 67) traite l'Espagnol de mutin et de traître, et n'épargne pas *Savoyo*. Claude Brueys (II, 153) n'oubliera pas le projet criminel de Cazaulx. Unité de réprobation contre ces entreprises étrangères et contre les grands qui les ont encouragées : la Provence tenait à rester française.

On résumerait en puisant dans ce dialogue déjà cité de Pierre Paul, où le Coq et l'Ane, en propos décousus et désabusés, échangent leurs souvenirs et leurs réflexions sur ce passé récent. « On a ruiné les Provençaux, et chacun était las du fardeau... Il y avait ceux qui espéraient se pousser, mais c'est fini pour eux, maintenant qu'Henri va à la messe, ce qui donne aux uns allégresse, aux autres grande fâcherie. Il y a aussi ceux du dehors qui pensaient brimer les Provençaux, *dounar la brodo*, et se goberger à leurs dépens : *auren l'oly et la sau, pourren faire nostre salado*. Mais maintenant ils sont tous démasqués *tout lou maquet es descoubert*. Heureusement qu'avec Henri les affaires de France iront mieux que jamais. »

Ainsi, quand les dirigeants rebelles de la noblesse ou du Parlement acceptent, à partir de janvier 1594, de reconnaître comme souverain le roi de Navarre, ils ont été devancés par le vœu des populations. Nos poètes n'auront pas à faire figure d'égarés qui viennent à resipiscence ; ils donnent l'impression de pousser un soupir de soulagement. Leurs hommages et compliments au roi ou à ses représentants, malgré une phraséologie conventionnelle, expriment les véritables sentiments du public. A quoi bon les énumérer ? On en trouve partout. Henri IV est loué comme restaurateur de la paix, de l'ordre, de la justice. Le Président du Vair a été mandé par lui, *coumo vray justicier, par seuclar dou pays tout lou cattion erbagy*, pour sarcler les mauvaises herbes. Le duc de Guise, nouveau gouverneur, dira Brueys (II, 153), a chassé les ennemis de la France qui voulaient s'établir en maîtres, et sans aucun droit, nous opprimer. Le roi a repoussé l'Espagnol qui voulait saisir Paris, Rouen, Lyon, Marseille. dit encore Pierre Paul dans *L'Autounado*. Et de plus il a eu la générosité du pardon : *faguet un generau pardon, pardon qu'a relevat sa*

*glory* (Cl. Brueys, II. 151). Toute occasion est bonne pour le remercier de ses bienfaits. Et on tire, pour l'avenir, la morale de ces épreuves enfin cessées : aux grands comme aux moindres s'impose le devoir d'obéissance et de fidélité. Sur ce thème, un discours de du Vair en 1597, repris dans un long poème de Claude Brueys (II, 141 s.s.) : *la Prouvenso à sous vesins mau avisas, Tablaturu de fidelitat*, les Provençaux, instruits par l'exemple, détestent l'infidélité, déclare-t-il. Pierre Deimier : *Histoire véritable de la réduction de Marseille* (éd.1610), dans sa préface p. 3, explique qu'il rédige son récit « par l'affection que j'ay d'inciter de tout mon pouvoir les François à se conserver en l'honorable devoir de fidélité ». *Hurons es lou pays qu'obeysanso regno*, chante de son côté H. Meynier (*Bouquet Bigarré*, 6-7) Et obsédés qu'ils sont par les tentatives de Savoyo et de l'Espagnol, ils préconisent l'union : « Les Etats craignent la France au repos,

Estimant que la Franço unido  
Es la plus tarriblo partido  
Que ly pou tombar sus ley bras,

lit-on chez Brueys (II. 166). Et chez Chasteuil Galaup, cette prière à Dieu (*Sur la réduction de Marseille*) :

N'allume jamais plus en France les flambeaux  
Dont la guerre civile ouvre tant de tombeaux.  
Par les biens de la paix fasse que ton Eglise  
De sa voix d'Union ses loix évangélise  
Par tout ce grand Royaume, et qu'ainsi les François,  
Unis parfaitement sous tes parfaites loix,  
Comme n'ayant qu'un Roy, n'ayent qu'une foy de même.

Cette collecte de menues citations n'est-elle pas probante ? En tout cas, n'est-il pas remarquable qu'en regard, on n'en trouve aucune favorable aux menées partisans ? Dans la mesure où nos poètes peuvent être pris comme témoins valables, leurs dépositions sont cohérentes et concordantes. Il y a eu dissensions et rébellions, plus encore recours à l'aide étrangère. Le peuple de Provence, envisagé dans sa masse, ne s'y est pas associé ; une vieille sagesse l'avertissait que les petits ont toujours pâti des querelles des grands ; il a attendu en rongéant son frein, et respiré à pleins poumons quand ce fut fini. Et alors, ces guerres dites de religion, qui occupent tant de place chez les historiens, n'auraient été ici, sous couleur de catholicisme, qu'un retour aux guerres de Seigneurs, aux guerres féodales : c'est sur cet aspect assez méconnu que nos poètes projettent l'éclairage.

A. BRUN.